

MON FRÈRE SE MARIE

DE JEAN-STÉPHANE BRON

La belle voisine

La création contemporaine suisse
à Lyon et en Rhône-Alpes



FICHE TECHNIQUE

SUISSE - 2006 - 1h35

Réalisateur :
Jean-Stéphane Bron

Scénario :
Jean-Stéphane Bron, Karine
Sudan

Image :
Mathieu Poirot-Delpech

Montage :
Karine Sudan

Musique :
Christian Garcia

Interprètes :
Aurore Clément
Jean-Luc Bideau
Cyril Trolley
Delphine Chuillot
Michèle Rohrbach
Quoc Dung Nguyen
Man Thu
Thanh An



SYNOPSIS Vinh, réfugié boat-people, accueilli 20 ans plus tôt dans une famille suisse, va se marier. Sa mère vietnamienne saisit l'occasion pour rencontrer enfin la famille qui a aimé et élevé son fils. Et mettre des visages sur ces signatures qui chaque année à Noël, au dos d'une carte postale, lui disent que la famille unie est en pensée avec elle. Mais chez les Depierraz, tout ne se passe pas exactement comme le laisse supposer ces messages et la visite inattendue de Madame Nguyen va mettre la famille en émoi. Voilà qu'il va falloir se replonger pour quelques jours dans les rôles oubliés de père, d'épouse, de frère et de sœur... Pour jouer une fragile comédie du bonheur.

www.cabproductions.ch



ENTRETIEN AVEC JEAN-STÉ-PHANE BRON

Quelle est l'origine du projet ?

Pour l'expliquer, je suis obligé de revenir un peu arrière, dans mon parcours de réalisateur de film documentaire. Quand j'ai fait mon premier film, je me suis dit qu'il fallait regarder autour de moi. C'est devenu **12, ch. des Bruyères**, un film sur mes voisins, dans un immeuble où j'ai habité dix ans. Pour cette première fiction, je suis parti d'un autre point de départ : j'ai regardé en moi...

Dans quelle mesure cette histoire est proche de vous ?

J'ai un frère vietnamien, réfugié boat people, qui a été accueilli quand j'avais 10 ans. Son arrivée est probablement l'événement le plus fort, le plus marquant de ma vie. Il n'est pas devenu mon frère, il l'a été immédiatement. Et puis grâce à lui, j'avais une famille à des milliers de kilomètres. Il y a aussi le fait que mes parents ont divorcé, ce qui est par contre assez banal... Mais d'une certaine manière, cela a aussi marqué ma vision du monde : dans un divorce, chacun a ses raisons...

A partir de là, comment avez-vous procédé ?

De ce terreau de base, nous avons inventé, avec Karine Sudan, des personnages et une histoire imaginaires. Ce n'est donc pas l'histoire de ma famille, mais d'une famille. Une famille éclatée, comme il y en a beaucoup, une famille un peu «cabossée»... Nous

avons donc écrit un scénario, avec des dialogues, des scènes... Mais le film s'est aussi écrit sur le tournage, dans les situations.

Comment s'est opéré le passage du documentaire à la fiction ?

Evidemment, ce qui change c'est les acteurs, la direction d'acteur. Mais dans la manière d'envisager le film, de concevoir une narration, ce n'est pas si éloigné dans la mesure où j'ai toujours pensé qu'un documentaire, c'est aussi une mise en scène. J'ai donc l'impression de poursuivre ma route, fidèle à mon désir de partir et de parler d'individus, en montrant leur part sombre et lumineuse, sans concession, mais avec empathie.

D'ailleurs votre film commence comme un documentaire...

Il y a effectivement au début du film un dispositif d'entretien qui est celui du documentaire. Mais aussi des codes visuels qui font référence à ce genre, comme la caméra portée, un rapport spécifique au temps, des personnages filmés de dos... Mais plus le récit avance, plus il s'ouvre vers l'espace de la fiction...

Comment avez-vous traité vos personnages ?

Ce que je voulais, c'est que l'on soit toujours avec ces personnages et jamais contre eux, en réduisant au maximum la distance. Moins qu'un film basé sur des ressorts psychologiques, c'est un film centré sur la présence physique des êtres et c'est le corps

qui nous renseigne sur leurs émotions intimes. Tout passe par le corps et par les actions, très peu par les mots. C'est particulièrement vrai pour les personnages vietnamiens qui instaurent une communication sur un mode avant tout visuel, par le geste et par le regard. Ce que j'ai essayé de montrer c'est ce lien invisible, presque alchimique, qui relie les gens au-delà de la parole.

Quel a été votre rapport aux acteurs ?

Ce sont des acteurs qui viennent d'univers totalement différents - qui ont une histoire et un parcours professionnel totalement différents. Je les ai justement choisis parce qu'ils n'appartiennent pas à une même «famille» d'acteur. Mais parce qu'ils apportaient dans leur valise des affaires très personnelles, une crédibilité physique, mais aussi une part de vérité qui correspondait à l'idée que je me faisais des personnages. Tous, à leur manière et pour des raisons différentes, étaient un peu «cabossés»... Tout le travail, c'était de les amener à montrer de la manière la plus sincère possible cette part de vérité. Que ce soit dans la maîtrise du jeu, la retenue et la construction, comme chez Aurore Clément et Jean-Luc Bideau par exemple, ou dans la spontanéité et le relâchement, comme chez Dung Nguyen, qui joue le personnage du frère et qui est un amateur.

Pour vous, quel est le genre du film ? Drame ou comédie ?



Plutôt qu'un genre, je parlerais d'un climat dans un temps un peu suspendu, presque «asiatique» ou vaudois peut-être, je n'en sais rien... Un climat qui fait osciller le film entre le drame et la comédie. Mais j'ai surtout essayé que le film soit suffisamment ouvert pour que le spectateur puisse s'approprier cette histoire en fonction de sa propre vie.

Le film aborde différentes thématiques autour de la famille. Mais pour vous quel est le thème central ?

Pour moi, le thème est celui de la réparation. Ce qu'il y a de commun à tous ces personnages, c'est que l'histoire va leur permettre de se recoudre un peu, de soigner les blessures ou en tout cas de se mettre en état de le faire... Et même si l'histoire qu'ils vivent en commun repose sur un mensonge, c'est précisément le mensonge, le jeu qu'il implique, qui va permettre à tous ces personnages de retrouver un peu de vérité, de se réconcilier avec les autres, mais d'abord avec eux-mêmes.

C'est une fin optimiste alors ?

Oui, dans la mesure où on redistribue les cartes, on remet en jeu les rôles dans lesquels tous ces personnages sont figés. A la fin, la famille «meurt» pour devenir une famille au-delà des frontières, au-delà des schémas familiaux. En ce sens, c'est pour moi une fin optimiste. Certes, ce n'est pas une fin... hollywoodienne, mais un «happy end» comme je les aime. Tout n'est pas résolu, mais les

personnages trouvent une forme d'apaisement. Pour eux, même fragile, un bonheur est désormais possible...

Propos recueillis par Laurent Guido, juin 2006

<http://www.monfreresemarie.ch>

BIOGRAPHIE

Né en 1969 à Lausanne, Jean-Stéphane Bron étudie le cinéma en Italie à Ipotesi Cinema, sous la direction d'Ermanno Olmi, puis à l'Ecole cantonale d'Art de Lausanne, où il obtient son diplôme avec mention en 1995.

En 1997, il présente sur la Piazza Grande du Festival international de films de Locarno son premier long-métrage documentaire, **Connu de nos services**, qui reçoit un accueil critique et public enthousiaste. Deux ans plus tard sort également en salle **La Bonne Conduite**, qui fait le tour du monde des festivals et obtient de nombreuses distinctions, dont le Prix «Original vision» du New-York Times. Il réalise ensuite **En Cavale**, pour Arte. Produit par Robert Boner, il entame en 2001 la réalisation de **Mais im Bundeshuus - le génie helvétique** dont le tournage durera plus de deux ans. Succès majeur du cinéma suisse avec plus de 100 000 entrées, il obtient le Prix du Cinéma suisse en 2004 dans la catégorie meilleur documentaire.

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Documentaire :

12 ch. des Bruyères	1995
Ted Robert, le rêve américain	1996
Connu de nos services	1997
La bonne conduite	1999
Mais im Bundeshuus - le génie helvétique	2003
En Cavale	2000
Télévision PhotoSuisse	2004

Long métrage de fiction :

Mon frère se marie	2006
---------------------------	------